

Anuk Arudpragasam

Un passage vers le Nord

Traduit de l'anglais par Dominique Vitalyos

Roman



I

MESSAGE

I

Le présent, une des rares choses dont nous ne puissions être séparés de notre vivant, nous tient éternellement compagnie, croit-on. Le présent nous submerge dès les moments pénibles de notre venue au monde, un monde encore trop neuf pour que nous sachions l'apprivoiser ou négocier avec lui, puis il demeure à nos côtés pendant l'enfance et l'adolescence, durant ces années d'avant le poids du souvenir et des attentes, si bien qu'il est triste et un peu troublant de constater qu'avec l'âge nous devenons beaucoup moins aptes à le toucher, l'effleurer ou même l'apercevoir, et qu'à défaut de contact avec lui, le plus approchant serait peut-être le bref instant où nous nous arrêtons pour considérer l'espace occupé par nos corps, la chaleur familière des draps dans lesquels nous nous réveillons, la surface rayée de la vitre d'un train qui nous emporte quelque part ailleurs, comme si notre seule façon de pouvoir figer le temps était d'essayer physiquement d'empêcher les objets qui nous entourent de changer de place. Le présent nous échappe de plus en plus au fil des ans, nous l'observons, se révélant par instants fugitifs avant de nous perdre dans le mouvement perpétuel du monde, s'esquivant à la seconde où nous tournons

la tête, laissant à peine une trace de son passage. C'est du moins ce qui apparaît le plus souvent avec le recul, quand à l'éclair de lucidité suivant, lorsque nous retrouvons la possibilité de tenir les choses immobiles, nous nous apercevons du temps qui s'est écoulé depuis la dernière fois où nous avons eu conscience de nous-même, des jours, des semaines et des mois qui se sont esquivés sans notre consentement. Les événements ont lieu, les humeurs fluent et refluent, les gens et les circonstances vont et viennent, mais rétrospectivement, lors de ces rares conjonctures où, pour une raison ou pour une autre, nous sommes soulevés au-dessus de la vie courante et de sa rêverie répétitive, nous sommes légèrement surpris de nous trouver là où nous sommes, comme si nous avions été absents pendant que tout était en train d'arriver, comme si nous avions été ailleurs durant le temps d'ordinaire synonyme de notre vie. Chaque matin, au réveil, nous empruntons les circuits que trace pour nous le fil de l'habitude, nous sortons de chez nous dans le monde et regagnons nos lits le soir, parcourons à l'aveuglette les chemins familiers tandis que les jours succèdent aux jours et les semaines aux semaines, et quand, au beau milieu de cette rêverie, quelque chose se produit, rompant enfin le fil, quand, dans un moment de désir impérieux ou de perte imprévue, les rythmes de la vie sont brusquement suspendus, nous regardons autour de nous et découvrons dans un calme étonnement un monde plus vaste que nous le croyions, comme si l'on avait été berné, spolié de tout ce temps, ce temps qui avec le recul paraît n'avoir rien contenu de substantiel, ni changement ni durée, ce temps advenu et passé, certes, mais qui ne nous a pour ainsi dire même pas effleurés.

Debout devant la fenêtre de sa chambre, Krishan regardait à travers la vitre couverte de poussière le terrain vacant d'à

côté, le sol envahi par les herbes de toutes tailles, les bouteilles d'arack vides éparpillées près du portail. C'était cette étrange sensation d'être rejeté hors du temps qui le tenait là sans bouger alors qu'il tentait de se pénétrer du sens de l'appel téléphonique qu'il venait de recevoir et qui avait sonné le glas de tous ses projets de la soirée, l'informant que Rani, l'assistante de vie d'Appamma, sa grand-mère paternelle, venait de mourir. Revenu un moment plus tôt du bureau de l'ONG pour laquelle il travaillait, il avait ôté ses chaussures, puis il était monté à l'étage où, devant la porte de sa chambre, il avait trouvé comme à l'ordinaire sa grand-mère impatiente de partager toutes les pensées qu'elle avait mises de côté au cours de la journée. Elle savait qu'il terminait d'habitude entre cinq heures et cinq heures et demie et que s'il rentrait directement il arrivait entre cinq heures et quart et six heures et quart, en fonction du mode de transport utilisé – bus, scooter trois roues ou marche. La ponctualité de Krishan était un axiome dans l'organisation des journées de sa grand-mère, et elle l'y poussait avec une telle sévérité qu'au cas, rarissime, où il s'écarterait de la norme établie, elle ne pouvait être apaisée que par une explication détaillée du motif de son retard – réunion de travail urgente ou délai imprescriptible, routes bloquées par un rassemblement ou une procession –, autrement dit après avoir été convaincue que la transgression était exceptionnelle et que les lois de fonctionnement du monde extérieur qu'elle avait édictées entre les murs de sa chambre restaient en vigueur. Il l'avait écoutée parler des vêtements qu'elle devait mettre à la lessive, conjecturer sur le menu prévu par sa mère pour le dîner, réfléchir à son shampoing du lendemain matin, et lorsqu'un silence avait enfin creusé une brèche dans son discours, il s'était éloigné d'une démarche lasse, disant qu'il

voulait se reposer un instant dans sa chambre avant de sortir avec des amis dans la soirée. Il savait qu'elle serait vexée par cette désertion imprévue, mais il avait attendu tout l'après-midi un moment de solitude, de paix et de tranquillité qui lui permettrait de se concentrer sur l'e-mail reçu d'Anjum plus tôt dans la journée, le premier signe d'elle depuis si longtemps, la première fois depuis la fin de leur relation qu'elle cherchait à savoir ce qu'il faisait, ce qu'il était devenu. Il avait fermé le navigateur aussitôt après l'avoir lu, réprimant son désir de s'arrêter sur chaque mot pour l'analyser, sachant qu'il serait incapable de terminer son travail s'il s'autorisait à réfléchir au message, qu'il valait mieux attendre d'être à la maison, libre de penser sans être dérangé. Il avait encore bavardé un instant avec sa grand-mère – elle avait pour habitude de lui poser des questions quand elle savait qu'il avait l'intention de sortir, histoire de différer son départ – puis l'avait observée qui regagnait sa chambre à contrecœur et fermait la porte sur elle. Après être resté un moment dans le vestibule, il était allé s'enfermer à double tour dans la sienne, comme si verrouiller la porte pouvait lui garantir la solitude qu'il recherchait. Il avait allumé le ventilateur, s'était changé pour revêtir un tee-shirt et un short propres. Il venait de s'allonger sur son lit en s'étirant, prêt à étudier l'e-mail et les images qu'il faisait remonter en lui, quand le téléphone avait sonné dans l'entrée avec insistance, son timbre aigu envahissant l'espace de sa chambre à travers la porte. Il s'était redressé sur son lit, et après avoir attendu en vain quelques secondes que la sonnerie s'arrête, il s'était levé. Agacé, bien décidé à expédier l'appel – sans aménité s'il le fallait –, il était sorti dans le couloir.

La personne s'était présentée, avec un peu d'hésitation, comme «la fille aînée de Rani». Il lui avait fallu plusieurs

secondes pour comprendre de qui il était question, non seulement parce qu'il était encore distrait par l'e-mail d'Anjum, mais parce que la pensée de l'assistante de vie de sa grand-mère ne lui avait pas traversé l'esprit depuis un certain temps. Il ne l'avait pas revue depuis sept ou huit mois, depuis qu'elle avait quitté Colombo pour ce qui aurait dû être un séjour de quatre ou cinq jours dans son village du nord de l'île. Elle était partie s'occuper des préparatifs du cinquième anniversaire de la mort de son fils cadet, tué par un éclat d'obus l'avant-dernier jour de la guerre, et assister à la modeste cérémonie organisée le lendemain par les survivants sur le site où s'étaient déroulés les derniers combats, à seulement quelques heures de car de l'endroit où elle vivait. Elle avait téléphoné une semaine plus tard pour dire qu'elle aurait besoin d'un petit supplément de temps, qu'elle avait des affaires urgentes à régler avant de rentrer – ils avaient apparemment dépensé plus que prévu pour l'anniversaire et il fallait qu'elle se rende au village de son gendre pour discuter de vive voix avec sa fille et lui, c'était l'affaire d'un jour ou deux. Deux semaines plus tard, ils recevaient un nouveau coup de fil de Rani. Elle était tombée malade, il avait plu, elle avait attrapé une espèce de grippe, et elle avait besoin d'encore quelques jours pour guérir avant d'entreprendre le long voyage de retour. Il était difficile d'imaginer Rani gravement atteinte par la grippe, car bien qu'elle allât sur ses soixante ans, sa forte carrure et son corps massif évoquaient une constitution exceptionnellement robuste plutôt qu'une personne susceptible d'être terrassée par le premier virus venu. Krishan n'avait pas oublié ce qui s'était passé le jour de l'An de l'année précédente, alors que, de bonne heure le matin, ils faisaient bouillir du riz au lait dans le jardin et que l'une des trois briques du support avait

basculé, déséquilibrant le pot en inox plein à ras bord. Rani s'était penchée sans hésiter et avait tenu le récipient brûlant à mains nues en attendant sans donner le moindre signe d'impatience que Krishan redresse la brique pour le poser de nouveau sur son foyer. On ne pouvait attribuer son retour différé à une quelconque faiblesse ou maladie qui l'aurait empêchée de voyager, s'étaient-ils dit, sa mère et lui. Il était plus probablement imputable à la tension que l'anniversaire et le souvenir avaient dû exercer sur son état mental déjà fragile. Désireux de ne pas ajouter à cette tension, ils lui avaient répondu de ne pas s'inquiéter, de prendre son temps, de revenir quand elle se sentirait mieux. La santé d'Appamma avait connu une amélioration spectaculaire depuis que Rani était venue vivre avec eux, elle n'avait plus besoin d'être surveillée à toute heure du jour et de la nuit, et ils se débrouilleraient bien tout seuls quelques jours de plus. Au bout de trois semaines sans nouvelles, après avoir téléphoné plusieurs fois sans obtenir de réponse, Krishan et sa mère avaient dû se résoudre à conclure qu'ils avaient eu tort, que Rani ne voulait tout simplement pas revenir. Il restait surprenant qu'elle ne se soit pas donné la peine de les prévenir tant elle était d'ordinaire scrupuleuse en ce domaine, mais le temps passé seule avec Appamma lui avait sans doute tant pesé qu'il ne lui avait pas traversé l'esprit de les mettre au courant. Il leur avait semblé plausible à tous les deux que Rani, recluse dans une petite chambre à l'autre bout de l'île et contrainte d'endurer jour et nuit le débit monotone d'Appamma sans pouvoir – faute de connaître du monde et de parler cinghalais – sortir de la maison pour de vrais moments de répit, ait pu décider au bout de presque deux ans passés à Colombo que le temps était enfin venu de couper les ponts.